

Nolan et Hollywood

Un passéiste visionnaire...paradoxe s'il en est

Éric Le Ru

Number 279, July–August 2012

Christopher Nolan

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66969ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Ru, É. (2012). Nolan et Hollywood : un passéiste visionnaire...paradoxe s'il en est. *Séquences*, (279), 32–33.

Nolan et Hollywood

Un passéiste visionnaire... paradoxe s'il en est

L'énigmatique Britannique fait beaucoup parler de lui. Un bourdonnement médiatique qui n'a pour écho que son silence, tant les commentaires du réalisateur se font rares. Alors que certains l'affublent déjà du titre difficile à porter de « nouveau Kubrick », lui n'aspire qu'à faire ce qu'il veut, et surtout à le faire à sa manière. Portrait d'un réalisateur « à l'ancienne ».

Éric Le Ru

Pour un Britannique né à Londres, capitale de la mode et des dernières tendances, ses mœurs sont pour le moins singulières. Forme de rébellion ou preuve de sagesse : dans la vie de Nolan, le téléphone est au mieux un encombrement inutile, au pire, une nuisance bruyante. Un courriel ? Il n'en possède pas. Il préfère le contact humain avec ses équipes, être présent, sentir, partager. Lorsqu'il écrit ? Il se coupe de la société, entouré seulement de sa famille. Et quelle famille ! Sa femme, Emma Thomas, est sa productrice ; son frère, Jonathan Nolan, a coécrit nombre de ses projets (*Memento*, *The Prestige*, *The Dark Knight*, *The Dark Knight Rises*). Bien entouré et isolé, il le passe le temps que le téléphone et la sphère médiatique ne lui prend pas à rêver, à penser, et bien entendu à écrire. Une évidence déconcertante qui fait acte d'exception dans tout Hollywood. Christopher Nolan serait-il anticonformiste ? Après tout, n'est-ce pas ce que l'on dirait d'un artiste prenant à contre-pied notre ère surmédiatisée et surconnectée ?

Pour ce qui est de ses méthodes de travail, ce qui était évident hier arrive aujourd'hui à surprendre. Vieille école revendiquée, il exclut le multicaméras, sauf pour les scènes d'action, où il le tolère. Le monocaméra lui permet de contrôler absolument toutes les images enregistrées, et ainsi lui évite de diviser son attention entre plusieurs écrans. Un choix très peu courant chez les réalisateurs actuels. Le désavantage de celui-ci étant bien évidemment d'exclure la technologie 3D de ses films... une critique qu'il balaye d'un revers de main : un film bien tourné possède naturellement une profondeur de champ, la technologie 3D n'est en rien une nécessité pour faire vivre cette profondeur. De plus, il admet volontiers ne pas avoir d'amour particulier pour l'expérience 3D. Il lui est impossible d'oublier le contexte et donc de s'immerger dans le film. Sans même parler de la qualité d'image moindre lorsque tournée avec la technologie actuelle. Il lui préfère le format Imax qui est, selon lui, le format du futur. Les studios hollywoodiens, zélotes de la mode 3D, auront du mal à le remettre sur le droit chemin.



Photo : *Inception* | Une œuvre originale, dotée d'une histoire complexe et parfois contre-intuitive



The Dark Knight Rises (critique au prochain numéro)

Son avis sur les secondes équipes (ces équipes de tournage auxiliaires chargées de filmer les plans d'établissements, inserts, et sur les films à grand déploiement, les scènes d'action) est dans le même esprit: à contre-courant. Il ne hiérarchise pas l'importance des scènes pour la simple raison qu'elles occuperont toutes le même espace une fois projetées sur un grand écran. Il souhaite donc personnellement superviser chaque image qui sera utilisée au montage, et c'est tout à son honneur.

Pour ce qui est des effets spéciaux, il démontre encore une fois sa quête de faire survivre à travers ses pratiques, le Hollywood pré-informatique: il souhaite maximiser le nombre d'effets spéciaux sur le tournage, et ainsi éviter au maximum le recours à la postproduction. On se rappelle notamment de cette scène d'*Inception* où un héros se bat dans un couloir spiralant sur lui-même ou encore un camion se renversant dans *The Dark Knight*. Voir le *making of* de ces scènes suffit à se persuader de l'audace et de la volonté de ne pas céder à la tentation du tout numérique. Tels les illusionnistes de son film *The Prestige*, il ne s'agit pas de magie, mais bien d'ingénierie mécanique. Bien entendu, les effets spéciaux virtuels ne sont pas absents de ses films, mais ils restent minimes comparé à un Hollywood qui use et abuse de ces nouveaux outils.

Que cela soit technique ou scénaristique, Nolan refuse la facilité. Ses propos à contre-temps, couplés à sa réussite insolente, invitent naturellement à une profonde remise en question de ses contemporains.

Si les spectateurs et la plupart des critiques se sont ralliés à la cause Nolan, qu'en est-il de la profession? Les agents de réalisateurs n'hésitent pas à admettre aujourd'hui que nombre de leurs clients admirent le fait qu'il parvient à garder son intégrité artistique dans cet énorme rouleau compresseur qu'est Hollywood. Concilié fond, forme, et les gigantesques besoins du marketing... il y arrive là où beaucoup échouent,

et cela lui ouvre les portes du panthéon des «grands réalisateurs».

Quand votre nom est Bay, Eastwood, Spielberg ou Cameron, vous pouvez vous permettre tout et n'importe quoi; *a priori* les studios vous suivront dans l'aventure: ceci est la vraie indépendance, le rêve de tout artiste, le point culminant. Mais pour le réalisateur qui n'est «que» bon, Hollywood a changé et est loin d'être un monde de liberté et d'opportunités. Cette grande industrie est elle aussi touchée par la crise, et les conséquences sont les mêmes que pour la crise bancaire: frilosité, timidité des investissements, peu de prise de risque et d'innovation. On entend souvent des critiques acerbes sur «la fin de Hollywood», affligés par le manque de souffle de ces dernières années. Mais peut-on vraiment les juger? Hollywood possède énormément de talent et de savoir-faire, toujours inégalé

à ce jour, cependant, les investisseurs et studios rechignent à l'idée d'investir dans un film original. Ils recherchent des adaptations ayant déjà une base de fans, ou encore des sagas. Dans leur vision, il s'agit de la meilleure manière de s'assurer un retour sur investissement minimum. À titre d'illustration, en 1981, parmi les quinze premiers films du box-office hollywoodien, sept étaient des créations originales. Petit à petit, le glissement s'est effectué, pour arriver à zéro en 2011.

Et cette règle de la frilosité, Nolan, comme les autres, en a fait les frais. En 2010, il a rencontré beaucoup de résistance sur la création d'*Inception*. Comment ne pas l'être? Une œuvre originale, très conceptuelle, dotée d'une histoire complexe et parfois contre-intuitive. Nombreux furent les prophètes affirmant que le succès d'*Inception* ne serait que très mitigé, car il ne remplissait pas la case du *blockbuster* traditionnel. Heureusement, l'histoire retiendra un écrasant succès dans les salles, en plus de quatre Oscars techniques et quatre nominations, dont meilleur scénario et meilleur film. À quarante ans, le jeune Nolan s'est affranchi des dernières réticences et a enfoncé le clou: il a les mains libres et l'avenir s'avère très prometteur. Notons qu'en l'espace de quelques années, son ascension a été telle qu'il a obtenu, en 2010, le quatrième plus grand revenu de Hollywood avec 71.5 millions de dollars US (Classement *Vanity Fair*).

Reste à voir ce qu'il fera de son pouvoir. Pour l'avenir proche, il continue de dépeupler des superhéros, le dernier volet de la saga Batman (*The Dark Knight Rises*) sort en juillet 2012, il coproduit *Man of Steel*, dont la sortie est prévue pour 2013, et il rêve tout haut à l'idée de réaliser un nouveau James Bond.

S'il parvient à donner un second souffle à des superhéros fatigués, peut-être peut-il en faire autant pour l'industrie du film américaine? Un Britannique, un homme du Vieux Continent, gardien du savoir-faire hollywoodien... Cela ne manquerait pas d'ironie.